

## collège unique

### Les exclus de l'intérieur

Il faudrait montrer ici, en évitant d'encourager l'illusion finaliste (ou, en termes plus précis, le fonctionnalisme du pire), comment, dans l'état tout à fait différent du système scolaire qui s'est trouvé instauré avec l'arrivée de nouvelles clientèles, la structure de la distribution différentielle des profits scolaires et des produits sociaux corrélatifs s'est maintenue, pour l'essentiel, au prix d'une translation globale des écarts. Mais avec une différence fondamentale toutefois : le processus d'élimination étant différé et étendu dans le temps, et par là dilué dans la durée, l'institution est habitée durablement par des exclus en puissance, qui y importent les contradictions et les conflits associés à une scolarité sans autre fin qu'elle-même. Bref, la crise chronique dont l'institution scolaire est le lieu, et qui connaît de loin en loin des manifestations critiques, est la contrepartie des ajustements insensibles et souvent inconscients des structures et des dispositions à travers lesquels les contradictions entraînées par l'accès de nouvelles couches à l'enseignement secondaire et même à l'enseignement supérieur trouvent une forme de solution ; ou, en termes plus clairs, mais aussi plus inexacts, donc plus dangereux, ces « dysfonctionnements » sont le « prix à payer »

pour avoir les profits (politiques notamment) de la « démocratisation ».

(...)

La diversification des filières, qui s'associe à des procédures d'orientation et de sélection de plus en plus précoces, tend à instaurer des pratiques d'exclusion douces, ou, mieux, insensibles, au double sens de continues, graduelles, et d'imperceptibles, inaperçues, tant de ceux qui les exercent que de ceux qui les subissent. L'élimination en douceur est à l'élimination brutale ce que l'échange de dons et de contre-dons est au donnant-donnant : en étalant le processus dans le temps, elle offre à ceux qui le vivent la possibilité de s'en dissimuler la vérité ou, du moins, de se livrer avec des chances de succès au travail de la mauvaise foi par lequel on peut parvenir à se mentir à soi-même à propos de ce que l'on fait. En un sens les choix les plus décisifs sont de plus en plus précoces (dès la troisième, et non, comme autrefois après le baccalauréat et même au-delà), et le destin scolaire est scellé de plus en plus tôt ; mais en un autre sens, les conséquences dont ces choix sont porteurs apparaissent de plus en plus tard, comme si tout conspirait à encourager et à soutenir les élèves et les étudiants en sursis dans le travail qu'il doivent faire pour différer le bilan final, la minuter de vérité où le temps passé dans l'institution scolaire leur apparaîtra comme un temps mort, un temps perdu.

(...)

Mais la diversification officielle (en filières) ou officieuse (en établissements ou en classes scolaires subtilement hiérarchisés, notamment à travers les langues vivantes) a aussi pour effet de contribuer à recréer un principe, particulièrement dissimulé de différenciation : les élèves bien nés qui ont reçu de leur famille un sens du placement bien affûté, et aussi les exemples ou les conseils capables de le soutenir en cas d'incertitude, sont en mesure de placer leurs investissements au bon moment au bon endroit, c'est-à-dire dans les bonnes filières, les bons établissements, les bonnes sections, etc.

(...)

L'École exclut comme toujours, mais elle exclut désormais de manière continue, à tous les niveaux du cursus (...), et elle garde en son sein ceux qu'elle exclut, se contentant de les reléguer dans des filières plus ou moins dévalorisées. Il s'ensuit que ces exclus de l'intérieur sont voués à balancer, en fonction, sans doute, des fluctuations et des oscillations de ses sanctions, entre l'adhésion émerveillée à l'illusion qu'elle propose et la résignation à ses verdicts, entre la soumission anxieuse et la révolte impuissante.

*La misère du monde,*  
Ss la dir. de **Pierre BOURDIEU**